

Mémoires intimes

OISEAUX DE PASSAGE

Si défectueuse et si primitive que fût l'organisation de nos écoles primaires à l'époque de mon enfance, elle n'en constituait pas moins un progrès considérable, comparé à ce qu'avaient été les choses sous les générations précédentes, quand les maîtres d'école parcouraient les campagnes pour faire la classe à domicile.

Avant ceux-ci, dans les commencements de la colonie, des notaires ambulants visitaient nos districts de paroisse en paroisse, leur encrier de corne sur la hanche, en quête de contrats de mariage, d'actes de vente, d'obligations, de *donations* — vieux mot de l'ancien répertoire — ou autres documents à rédiger.

Leur exemple fut suivi par les maîtres d'école, qui se firent eux aussi les colporteurs de l'intelligence.

Ils voyageaient à petite journée, s'arrêtant de maison en maison pour donner par-ci par-là des leçons de lecture et d'écriture aux personnes de tout âge qui avaient l'ambition d'être rangées parmi les gens instruits. Quelques-uns avaient une clientèle de dix lieues à la ronde. Ils gagnaient ainsi quelques sous par jour, avec leurs repas et leur coucher. Je connais des instituteurs diplômés de notre temps qui voudraient bien jouir du même avantage.

L'arsenal professionnel de ces instituteurs errants n'était pas des plus compliqués : il se réduisait généralement à un alphabet et une ardoise ; quelquefois même à un simple paroissien romain. Car être instruit dans ce temps-là, c'était être en état de "porter un livre à l'église". Du moment qu'une personne était censée lire les prières de la messe — le livre fût-il ouvert la tête en bas — c'était une personne instruite, et elle jouissait d'une considération toute particulière dans son entourage. Oh ! l'on n'était pas difficile.

On rapporte qu'un jour un individu, très absorbé en dévotion, marmottait consciencieusement les prières de la messe, le nez dans un paroissien tout neuf.

— Mais, mon vieux, lui souffla son voisin, fais donc attention, ne vois-tu pas que ton livre a la tête en bas ?

— Avec ça, répondit l'autre, tu sais bien que je suis gaucher !

Je n'ai jamais connu, pour ma part, aucun de ces professeurs de passage, qui avaient enseigné à lire à mon père ; mais il est d'autres industriels ambulants dont le type leur survécut de bon nombre d'années, et dont quelques-uns sont encore familiers à ma mémoire. Je veux parler des fondeurs de cuillers, des "crampeurs" de poêles et des raccommodeurs de faïence brisée.

Y avait-il des jeunes qui faisaient ces métiers-là ? Cela n'est pas sûr. En tout cas, tous les fondeurs de cuillers, crampeurs de poêles et raccommodeurs de faïence que j'ai vus, étaient des vieux.

Il fallait s'en défier, disait-on, car quelques-uns passaient pour jeter des sorts. Aussi n'osait-on rien leur refuser. D'où venaient-ils ? on ne savait pas trop ; et eux, probablement pour bénéficier de la réputation mystérieuse qu'on leur faisait, n'en parlaient jamais. Peut-être aussi n'avaient-ils jamais eu de domicile arrêté. Ils avaient l'air de vivre en chemineaux, et c'était bien rare qu'on les vît plus d'une fois au même endroit.

Ils portaient leurs outils et leurs matériaux sur leur dos, dans un sac, et s'arrêtaient de préférence chez les pauvres gens.

Je parle ici en particulier des fondeurs de cuillers. Dans ces temps reculés, l'argenterie n'était connue que chez les richards de la ville et chez les seigneurs de la campagne. Il ne s'en vendait nulle part, d'ailleurs. Quand on voulait s'en procurer, on prenait de l'argent monnayé — des piastres françaises, comme on disait alors — et l'on se faisait fabriquer son argenterie sur

commande. Si le fabricant y mêlait quelques lingots d'étain, c'était pour donner aux cuillers un peu plus de "luisant", et du reste ça ne paraissait pas.

Chez le pauvre, on se contenta longtemps de la cuiller de plomb, puis vint la cuiller d'étain. Les cuillers d'étain *fine* et d'argent d'Allemagne ne firent leur apparition qu'un peu plus tard, et seulement chez les gens d'une certaine aisance. Ça s'enveloppait dans du coton, et ça se montrait.

Je me souviens qu'on avait, chez mon père, un service d'argent d'Allemagne, qui a fait l'admiration de bien des gens. Ce qu'on appelait argent d'Allemagne était un amalgame d'argent, de cuivre et d'étain, ni jaune ni blanc, — entre les deux.

Mais revenons aux cuillers de plomb. Naturellement cela se pliait, se bossuait, se cassait ; on en conservait les débris et les morceaux ; et quand arrivait un fondeur de cuiller, on faisait tout remettre à neuf.

Le fondeur de cuiller avait la fierté de son travail ; pour allécher la pratique il vantait ses "moules", dont le mérite et la valeur consistaient surtout dans les dessins, fleurons ou arabesques plus ou moins artistiques que la matrice imprimait en relief sur le manche de la cuiller. J'en ai connu un qui avait un moule orné d'un ostensor.

— Ma cousine, disait-il un jour à l'une de nos voisines...

Dans ce temps-là, les vieux ne disaient *monsieur* et *madame* qu'au seigneur et à la seigneuresse ; à tous les autres ils disaient toujours *mon cousin* ou *ma cousine*, par politesse.

— Ma cousine, disait-il, prenez le *saint sacrement*, ça n'est pas beaucoup plus cher, et c'est la bénédiction des familles ; avec des cuillers comme cela, on n'a presque plus besoin de dire son *bénédicté*.

Le fondeur de cuillers se doublait assez souvent d'un conteur de profession ; et alors sa récolte de "gros sous" se doublait et se triplait dans tous les cantons où il passait la veillée. Dès qu'on apprenait qu'il logeait chez quelqu'un du voisinage, toute la marmaille accourait, sans compter les grandes personnes.

Je ne sais pas s'il en était de même partout ; mais dans notre endroit, les soirées de contes jouissaient d'une popularité sans égale.

Il y avait bien les soirées de cartes, où la jeunesse jouait des pommes, des avelines, des noisettes, des fênes, des *bourzagues* ou des *paparmans*, à une espèce de poker appelé le *petit-paquet*. Il y avait bien aussi les veillées de morts qui ne manquaient pas d'attraits.

Chez les cultivateurs, on avait bien d'autres choses encore. Mais chez les uns comme chez les autres, rien ne pouvait se comparer à la "veillée de contes". La plus grande punition qu'on pût nous infliger, c'était de nous en priver.

Par parenthèse, je viens de me servir de deux vocabulaires qui ne sont probablement pas familiers aux oreilles de tous mes lecteurs : les *bourzagues* et les *paparmans*. C'est là une corruption de deux expressions anglaises *bull's-eye* et *peppermint* ; la première désignait une espèce de bonbon de forme sphérique en liséré tors de différentes couleurs ; l'autre des pastilles de menthe, tout simplement.

Le crampeur de poêles était moins poétique ; c'était une espèce de forgeron mis comme un ramoneur, que l'habitude de manier la ferraille et la suie, je suppose, avait endurci, et surtout noirci. Son métier consistait à raccommoder les plaques de poêles brisées par l'action du feu. Le mot *crampeur* venait de ce qu'il se servait pour cela d'une tige de fer pliée aux deux bouts en forme de crampe. Les deux bouts entraient dans deux trous percés dans la fonte, de chaque côté de la fissure, à l'aide d'un vilbrequin de foreur, et, fortement rivés au revers de la plaque, maintenaient celle-ci dans sa solidité première.

Le crampeur de poêles n'était pas aussi intéressant

que le fondeur de cuillers, mais il a duré plus longtemps.

Le raccommodeur de faïence était plus policé. Sa besogne était moins salissante, en premier lieu ; et puis, comme il travaillait le plus souvent sous le regard intéressé des enfants et des femmes, il s'entraînait à la conversation, et allait quelquefois jusqu'à poser au bel esprit.

Sa manière de procéder ne manquait pas d'ingéniosité. Il forait lui aussi l'objet à raccommoder, de chaque côté de la brisure ; puis il passait dans les trous une grosse ficelle, de la même façon dont s'y prenait le crampeur de poêles avec sa tige de fer. Cela fait, il recouvrait la ficelle d'un fort enduit de mastic, puis il la retirait par un des trous, et coulait de l'étain dans le conduit laissé ouvert derrière elle.

L'étain refroidi, le mastic s'enlevait et laissait voir — on avait soin que ce fût en dessous quand il s'agissait d'une assiette ou d'un plat, et à l'extérieur quand il s'agissait d'une tasse ou d'un vase — et laissait voir, dis-je, un lien très propre, qui, avec ses deux bouts rivés de l'autre côté, permettait à l'objet avarié de durer encore autant qu'un neuf.

Tout passe en ce monde — surtout les passants.

De tous ces petits métiers ambulants, il ne reste plus guère que ceux du rémouleur et du raccommodeur de parapluies.

Mais il existait encore bien d'autres industries de passage exercées par des individus tous plus ou moins populaires parmi les moutards de notre canton.

Il y avait le joueur de serinette, dont les bonshommes de plomb saluaient, tournaient sur des pivots, ou nous tendaient une sébille suggestive, aux accents criards et discordants d'un mécanisme qui semblait toujours prêt à se disloquer de désespoir à force de s'entendre.

Il y avait le "montreur de villes", qui, pour un sou, faisait repasser devant nos yeux, sous le grossissement d'une lanterne, une foule d'images, dont les principales représentaient la ville de Rome, le mont Vésuve, Napoléon et le Juif-Errant.

Il y avait le montreur d'animaux empaillés, au nombre desquels se trouvait un certain crocodile coupable d'avoir savouré cinq hommes, dégusté trois femmes et déglutiné un enfant.

Il y avait le colporteur — invariablement irlandais, celui-là, et appelé le "petit marchand" — qui portait une lourde valise au bout de chaque bras, et sur son dos un ballot de marchandise d'un poids à éreinter un bœuf.

Il y avait la petite vendeuse de *tire*, qui passait avec sa planchette, en travers de laquelle les bâtons de miel de canne étagaient leurs appétissantes torsades dorées.

Il y avait le vendeur de "p'tits chevaux", ces humbles gâteaux de mélasse, à la forme aussi rudimentaire que traditionnelle, qui ont fait la joie et les délices de tant de générations de mioches.

Il y avait encore la marchande de prunes, qui, lorsque arrivait la saison, passait avec sa charrette chargée de ces belles prunes rouges qu'on ne retrouve plus sur nos marchés.

Il y avait surtout la "marchande aux légumes," une bonne vieille qu'on appelait ainsi parce qu'elle vendait toute sorte de choses appartenant aux quatre règnes de la nature.

— Qu'est-ce que vous avez à vendre, la mère ? lui demandait-on.

— De l'anis, mes enfants, de la belle angélique, des épingle, des raves, des œufs, des bas de laine, un cochon de lait, toute sorte d'épaves !

Enfin, il y avait les sauvages — une colonie de Montagnais qui venaient camper l'été dans une anse, aux environs de l'église de Saint-Joseph, et parcouraient nos rues, qui pour mendier, qui pour vendre certains articles de leur fabrication, des arcs et des flèches, des pirogues minuscules en écorce de bouleau, des pagaies en bois de tilleul, de la gomme de sapin, de menus ouvrages en rasade ou en poil de porc-épie coloré, etc.

Ils avaient en général une mauvaise réputation ; et quand on en avait vu rôder quelques-uns dans les